

Canotiers sans défaillances

Richard Lavoie avec la collaboration de Bernard Genest,
Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel, Québec,
Les Éditions GID, 2012, 236 p. ill. ISBN 978-2-89634-111-5

Virgil Benoit

Volume 11, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018523ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018523ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Benoit, V. (2013). Canotiers sans défaillances / Richard Lavoie avec la collaboration de Bernard Genest, *Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel*, Québec, Les Éditions GID, 2012, 236 p. ill. ISBN 978-2-89634-111-5. *Rabaska*, 11, 143–148. <https://doi.org/10.7202/1018523ar>

Canotiers sans défaillances

VIRGIL BENOIT
Université du North-Dakota, États-Unis

Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel est un livre sur la pratique du canot à glace qui, heureusement et avec grâce, dépasse son premier objectif. Aux abords du sujet, l'auteur nous informe qu'il tenait à « élaborer un protocole de recherche qui puisse nous aider à déterminer la valeur réelle de l'activité du canotage sur glace en tant que bien culturel immatériel et à créer un modèle méthodologique qui puisse, éventuellement, s'appliquer à d'autres cas. » (p. 15) Premièrement, le livre devait s'organiser autour de l'hypothèse qu'il rendrait service en montrant comment la pratique du canot à glace peut correspondre aux critères d'un patrimoine immatériel d'après l'UNESCO. Ce livre avait donc à l'heure de sa conception une charge à remplir. Cependant, qu'on le feuillette rapidement ou qu'on le lise soigneusement, on est impressionné, de prime abord, par une tradition et sa présentation aussi lyriques que fonctionnelles.

Afin de bien défendre la tradition du canot à glace comme patrimoine immatériel, l'auteur jette l'ancre dans la baie de l'UNESCO, port de transit dont il invoque la définition de patrimoine immatériel qui date de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, Paris, 2003, article 2.

On entend par patrimoine culturel immatériel les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire – ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés – que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et les groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine (p. 16).

C'est l'ethnographe Lahontan qui nomma le canot d'écorce « voiture de Canada » dans un récit de voyage, en 1684. Il est documenté que les Indiens voyageaient un peu par canot sur la glace, mais rarement sinon pour des besoins liés au commerce de la fourrure et de l'huile durant la période des contacts qui influencèrent leurs habitudes. À travers le livre, l'auteur sème

les pages de vifs récits comme celui du jésuite Paul Lejeune décrivant trois Français qui traversèrent devant Québec en 1661 (p. 28), ou bien la description du père François-Xavier de Charlevoix sur la façon de naviguer des Autochtones (p. 29). Dans les années 1720, le jésuite Pierre Laure écrit de ceux qui entreprennent le voyage sur glace par canot dans ces mots. « Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer ou des fatigues de ces bonnes gens ou des perils qu'ils courent sur le fleuve, ou de leur invincible courage ; froids orages neiges glaces rien ne les empeschoit de s'exposer si au large que le plus souvent ils perdoient vuë de terre... » (p. 32). Le canot et la pirogue sont utilisés parallèlement. De la Salle, Champlain et Lahontan utilisaient le canot de bois qu'on fabriquait de pin blanc, bouleau blanc, orme rouge, tilleul ou noyer. Cavalier de La Salle utilisait une pirogue de quarante pieds de long pour naviguer sur le Mississippi (p. 37). L'auteur présente la fabrication de canots et de pirogues avec des descriptions tirées de l'histoire et une riche iconographie illustrant des types de canots et leur utilisation en hiver dans le transport et les communications. On souligne l'adaptation d'anciens savoir-faire d'une génération à l'autre et selon les communautés telles Lévis ou l'île d'Orléans. Le tableau de Clarence Gagnon, « Le pont de glace à Québec », nous rappelle le besoin de traverser le fleuve en hiver. Le 15 février 1862, quand le pont de glace se brisa en deux, il fallut compter sur les canotiers et « Heureusement, les canotiers de Lévis n'étaient pas loin et, avec leurs canots ils purent ramener à terre ceux qui se trouvaient sur le pont. » (p. 56).

C'est au chapitre deuxième qu'on apprécie le service du canot à glace entre la ville de Québec et la population de la rive sud aux XIX^e et XX^e siècles. L'iconographie nous montre le 43^e régiment qui traverse le Saint-Laurent en direction de Québec en 1837. Qui étaient ces canotiers qui offraient ce service ? Gens du pays : agriculteurs, navigateurs, pêcheurs, ou débardeurs, on en dénombrait au-dessus de 202 en 1863. Les noms de ceux-ci s'entremêlent à ceux qui pratiquent le canot à glace comme sport aujourd'hui. S'il y avait traversées, il y avait passagers, passeurs et traversiers. Les passagers furent les canotiers qui offraient le gîte et le couvert aux voyageurs. Les traversiers faisaient la navette. On écrit fièrement, « [...] les gens logeaient dans des auberges de la basse-ville ou attendaient à la taverne. Nous n'avons encore trouvé trace de pareille pratique ailleurs. » (p. 71). Une belle photo de 2009 montre M. Yvan M. Roy indiquant sur un plan de ville l'endroit où était probablement située la maison du passeur Labadie (p. 73). La description de l'intérieur d'une maison de passeur par un voyageur américain montre la nécessité du canot à glace comme moyen de communication et de transport sur les plans national et international. Le va-et-vient de ces canots nous amène à contempler non seulement le fleuve couvert de glaciers, mais également les ports, où on peut reprendre son souffle et se reposer à la chaleur. Les scènes

de marché en sont particulièrement animées (illustrations 27-28, p. 76-77). Chansons, prières, articles de journal et médailles de bravoure marquèrent de reconnaissance ceux qui se perdirent ou faillirent mourir sur le fleuve en crevasse.

« Du Transport au sport : la course en canot », thème du troisième chapitre, nous mène à la métamorphose de la fonction du canot à glace à son état poétique actuel. C'est à 10 heures du matin le jeudi 1^{er} février 1894, jour décrété férié par plusieurs commerçants de la ville de Québec, qu'a eu lieu un des plus historiques succès de la course en canot à glace (p. 121). On écrit : «... ignorant pour la plupart cette méthode de transport entre les deux rives [...] [l]'œil de l'étranger est, une fois de plus, impressionné par ce spectacle unique » (p. 122).

La course disparaît de la scène québécoise pendant une bonne trentaine d'années pour réapparaître en 1930 dans l'enthousiasme. L'illustration 58 (p. 125) montre spectateurs et canotiers qui attendent le moment du départ de la course de 1930 au Bassin Louise. L'épreuve sera répétée en 1956 malgré la tempête de neige, par un vent de plus de 60 km/h (ill. 65, p. 133). La pratique du canot à glace passa de l'homme fort à l'athlète dans les années 1940. L'équipement et l'embarcation ont changé dans l'enthousiasme de la compétition. De nos jours, les canotiers et canotières s'entraînent intensément (p. 139). La première fonction de la pratique du canot à glace se voit donc métamorphosée. Elle devient aujourd'hui un point de repère situant l'identité québécoise sur un fleuve étroitement lié à leur arrivée sur ce continent comme au premier temps, selon l'expression de l'écrivaine Anne Hébert.

Par le fait que l'approche du livre est historique et ethnologique, il nous instruit tout au long de sa présentation de la symbiose intime entre humains, outils, habits, canots, et nature dans une association durable engendrée par la pratique du canot à glace pendant plus de quatre cents ans au Québec. L'auteur, Richard Lavoie, à qui la Société québécoise d'ethnologie a confié l'étude, et son collaborateur, Bernard Genest, sont ethnologues. L'auteur avait la tâche de faire une étude en profondeur qui montrerait l'activité du canot à glace « comme représentative d'un patrimoine immatériel d'exception » (p. 14). Le projet fut appuyé par le Ministère de la Culture, des communications et de la condition féminine et la Société québécoise d'ethnologie dont la revue *Rabaska*, que cette société patronne, porte une représentation du canot à glace amérindien sur sa couverture. Comment donc se présente-t-elle cette extraordinaire démonstration publique d'un patrimoine immatériel québécois unique et exceptionnel ?

On ne lit pas *Naviguer en canot à glace...* On y embarque. Dès le premier coup d'œil, on sait que le capitaine du navire sait bien gréer, avec photos, iconographie, entrevues, légendes et récits, et veiller au plaisir et à l'instruction

de ses passagers. Que ce soit les Amérindiens qui affrontent le Saint-Laurent durant l'hiver 1609, selon une vive description de Samuel de Champlain (p. 25), ou le témoignage de René Bouchard, suite à une traversée en 2009, canotiers, traversiers, lecteurs, lectrices et autres font vite équipe « à bord ».

Par les 116 illustrations et une douzaine de photos contemporaines, on reconnaît comment l'évolution de l'iconographie reflète à travers les époques la pratique et son discours. Depuis les premières illustrations de pirogues et embarcations (ill. 1-9) jusqu'au canot recouvert de fibre de verre au début des années 1970 (ill. 80-82), on suit la technologie de la fabrication du canot à glace, mais aussi l'évolution des vêtements et des techniques de la propulsion, telle la trottinette (ill. 88). Bon nombre d'illustrations montrent la transmission intergénérationnelle du savoir-faire (ill. 14, 15, 73). Les représentations visuelles situent la pratique du canot à glace par rapport à l'histoire des transports, des communications et du commerce entre la ville de Québec et Lévis (ill. 20, 22, 27, 28, 29, 32). Il n'y a guère d'images qui ne reflètent le poids de la géographie hivernale (ill. 8, 10, 13, 63, 65, 71).

Les nombreuses illustrations qui portent des titres anglais, telle l'image 38 « Passengers and Mail Crossing the River », témoignent, à côté de l'iconographie canadienne-française, de l'intérêt et de la fascination des anglophones pour la pratique du canotage sur glace. Leur intérêt commercial, par exemple, en tant qu'hommes d'affaires, lia la pratique de canotage sur glace aux attraits du Carnaval de Québec pour y attirer plus de touristes. De tous ceux qui côtoyèrent cette pratique, les plus enchantés par son exotisme furent d'en dehors du cercle des canotiers. Ceux-ci, qui la pratiquaient depuis longtemps, comprenaient la force et l'endurance physiques qu'il fallait y mettre. Mais ce ne sont pas les canotiers pratiquants qui s'organisèrent les premiers pour en faire une manifestation des aptitudes et des prouesses que l'activité exigeait, car, par une autre pratique, celle de la religion, les pratiquants québécois du canotage se sentaient peut-être gênés et mal à l'aise de développer les aptitudes corporelles avant l'ère moderne, à la veille de la renaissance québécoise des années de la Révolution tranquille (1960-1966). Il est important de constater que c'est parallèlement à l'évolution des sentiments envers le corps que la pratique du canot sur glace comme sport advint aux Québécois, donc près de deux générations après les gentlemen anglais ou britanniques qui prirent le devant et la promouvaient comme sport et attrait touristique. C'est vers 1940 que les Québécois, forts de bras et de courage dans la tradition, passèrent à l'appréciation de la pratique comme activité sportive. Cette nouvelle disposition envers la pratique du canot sur glace s'avérait une expression d'acceptation d'un milieu naturel souvent difficile, mais qu'il fallait embrasser comme une partie intégrale de son

paysage géographique et culturel. Cette affirmation fit partie de la renaissance québécoise qui accompagna la Révolution tranquille, son élan poétique et sa fierté nationale que le poète Gaston Miron appela la « résurrection poétique » nécessaire afin d'empêcher le génocide culturel tel qu'il l'entendait.

Les plus frappants exemples de l'identité nationale ayant rapport avec la pratique du canot à glace se voient dans les entrevues avec les gens qui pratiquent le sport aujourd'hui. Ces gens sont réellement épris de la tradition et veulent sa continuation. La résurrection poétique moderne ayant rapport à cette tradition se résume le plus bellement dans l'œuvre de Tex Lecor (ill. 109). Dans le premier plan de ce tableau, les humains forts, beaux, légendaires naviguent sur le Saint-Laurent par-dessus des blocs de glace verdâtres devant la ville de Québec aux toits bleus coupant le fin fond du paysage laurentien, parcellisé au loin. Mais les canotiers se dégagent du reste de la civilisation immobile du tableau et, par-dessus courant et glaciers, ils vivent l'essai, l'expérience, la tentation, le risque et l'extase. Il s'agit d'un esprit de vie renouvelé. Les hommes dans les canots à glace les plus proches de nous sont individuellement dévoués à aller droit en avant. Habillés et équipés de manière à évoquer le passé et le présent, bottes de pompiers, bottes de bûcherons, bâton de hockey, lanceur, offensive et gardien de but. Hommes libres qui sortent du dessin qui les encadre. Ne parlons pas de cet instant en tant que moment immobile. On est devant la Vieille Capitale, un haut lieu de mémoire, mémoires ranimées par l'intensité, la couleur et la joie des canotiers de ce tableau. Ces gens d'ici nous rappellent une réalité de mouvance qui nous entraîne au-delà de Québec en dehors du tableau, au contact du continent. Sans défaillance, mettons-nous debout. Que nous rendions honneur à l'esprit du premier temps.

L'auteur de *Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel* semble bien remplir sa mission. Il montre par ce guide comment on peut argumenter que le canotage sur glace est un bel exemple de patrimoine immatériel. Mais, au-delà de ce premier objectif, le livre, par ses illustrations et son texte est un miroir de la rencontre des gens ordinaires avec leur passé et leur patrimoine poétique.

Canot, canotiers, continent

Canotiers, se frayant passage parmi glaces verdâtres
 au milieu des glaces fuyantes
 nulle relâche
 pousser, tirer, embarder
 canot
 contre vent et marée sans relâche, sans relâche

Canot au détroit de l'eau
 ville devant
 pays d'en haut
 où va-et-vient des glaces qui
 embarrassent et coïncent le passage
 diagonalement
 canotiers, puissants camarades poussant
 amoureux de l'environnement
 réclament au Saint-Laurent passage, passage

traversée ordonnée et pratiquée depuis notre premier départ
 prière d'être exaucé
 belle quête pratiquée cérémonieusement
 nager en couple contre vent et marée
 la prendre cette nature en mariage
 se réinventer chaque fois
 jamais jamais quitter port
 ne serait que stérile sort

Vigilant
 braver glace braver danger grave
 s'agenouiller, grouiller, tenir fort, vider bouteille
 se mettre debout se mettre en avant pour posséder paysage
 tracer sentier rester vigilant pour rester vrai
 pour rester soi
 La légende
 canot, canotiers, continent
 légendaires
 légendairement suspendus,
 se mirant, mirés,
 tout vifs,
 vivant, dévoilant une vive aventure poétique
 récit continental, unique, légendaire, véridique
 immortel, immortalisant et ensuite, ayant suite

tout le reste ne tient que de l'histoire
 prosaïque beau saccage
 car ces gens-ci, canotiers du Saint-Laurent
 signent respectueusement avec aisance,

Canotiers, sans défaillances

Virgil Benoit, mars 2013